

Titonic ta mère

LEVISALLES Natalie

Le Ministère de la douleur, c'est la traduction de *The Ministry of Pain*, le nom d'une boîte sado-maso de La Haye. C'est aussi un *private joke* entre les étudiants de la narratrice, professeure de littérature (ex-)yougoslave à l'université d'Amsterdam. Tous travaillent au noir : ils cousent des vêtements de cuir et de latex pour les sex-shops, d'où leur blague favorite, «*je travaille au Ministère*». Quant à la douleur, c'est la douleur sourde et chronique de celui qui vient d'un pays qui n'existe plus et qui ne peut se réchauffer aux mots de la langue maternelle, puisque c'est la langue dans laquelle le pays s'est déchiré.

Le Ministère de la douleur est le cinquième livre de Dubravka Ugresic, 59 ans, traduit en français, c'est peut-être le plus fort. Dans les précédents, la romancière née à Zagreb parlait déjà de l'exil, mais aussi de Berlin ou du monde de l'édition et des médias américains, dans une langue drôle, percutante et très littéraire. Depuis qu'elle a quitté la Croatie, elle a vécu en Allemagne et aux Etats-Unis, elle est maintenant installée à Amsterdam, sans doute pour un moment, puisqu'elle a acheté l'appartement où elle vit. De sa fenêtre, on aperçoit les coupoles vertes d'une mosquée et les arbres d'un parc. Grande, blonde, impressionnante, Dubravka Ugresic reçoit ses visiteurs avec un mélange de réserve et d'hospitalité. Sur la table, les raisins sont vert tendre et les cerises presque noires.

Tania, la narratrice du *Ministère de la douleur*, a deux ou trois choses en commun avec Dubravka, elle vient de Croatie et enseigne la littérature. La première fois qu'elle entre dans sa classe, Tania repère ceux qui viennent de chez elle : ils ont «*une claque invisible sur le visage*» et dans le corps «*une raideur propre à l'animal qui flaire autour de lui pour deviner par où viendra le danger*». Le pays où ils sont nés n'existe plus, entre eux, ils l'appellent *Titonic*. Tania observe ses étudiants avec beaucoup d'attention mais sans compassion excessive, elle est pourtant bouleversée en voyant leur date de naissance : ils sont mentalement très jeunes, comme si l'exil les avait fait régresser. Elle leur demande d'imaginer un musée virtuel pour préserver de l'oubli ce qui n'existe plus : les fêtes de la jeunesse pour l'anniversaire de Tito, les bonbons Kiki, les gares avec leurs façades jaunes et leurs géraniums rouges. Comme les politiques, elle en est consciente, elle manipule le passé. «*Les dirigeants de notre ex-pays appuyaient sur la touche delete, et moi sur la touche restore.*»

Retourner au pays, même provisoirement, est rarement une bonne idée. «*Quand je suis là-bas, j'ai l'impression d'être revenue pour mon propre enterrement*», dit une des élèves. «*Seigneur, comme tu as maigri ! On dirait que tu arrives du Bangladesh et pas d'un pays qui nourrit le monde entier avec ses tomates, des tomates dégueulasses, soit dit en passant*», s'exclame la mère de Tania en ouvrant la porte, ça commence bien. Quand Tania repart au bout d'une semaine, lessivée par la proximité maternelle, à l'instant même où elle pose le pied dans l'ascenseur, la mère dit : «*Love youou !*» avec l'accent exact des séries américaines qu'elle regarde maintenant toute la journée. Tania en reste pétrifiée, «*je ne me souviens pas qu'elle m'ait jamais dit un simple "je t'aime"*».

Retour vers la Hollande, plate, humide, «*comme un bon vieux buvard, elle boit tout. Le souvenir, la douleur, tout ce bordel*», et, quand ça ne suffit pas, Tania descend sur la plage, face à l'océan, et lance dans le vent des salves de malédictions magnifiques et poétiques rapportées de l'ex-pays. «*Que ton nom ne soit jamais prononcé. Que ton sucre ait le goût du fiel. Que ta tristesse te soit chère.*»

Rencontre avec l'auteur.

Qu'est-il arrivé à la langue de la narratrice, qui est aussi la vôtre ?

Quand des peuples se haïssent, se dénoncent et s'entre-tuent dans une langue, la langue elle-même est polluée, il n'y a plus de refuge. Je sais que ça fait formule, mais ce roman parle à la fois de la langue du traumatisme et du traumatisme de la langue. La langue qu'on appelait le serbo-croate est maintenant divisée en trois langues (quatre avec le monténégrin !), alors que les différences se résument pour le moment à 50 mots. Mais on ne peut pas vraiment effacer une langue et, si on la force dans un sens, on a de drôles de paradoxes. Tudjman, qui a été le premier président de la République croate en 1990, a voulu donner un socle historique à la naissance de l'Etat

indépendant de Croatie. Mais le seul moment où la Croatie a été un Etat indépendant, c'était, malheureusement, pendant la Deuxième Guerre mondiale, sous les Oustachis. Tudjman voulait dire : «*Nous avons été un Etat indépendant*», mais, pour cela, il a dû déstigmatiser le mouvement fasciste des Oustachis et dire : «*Ils n'étaient pas si méchants, les communistes étaient encore pires*», même si lui aussi a été communiste.

Quand on a fait ça, la suite logique est de fonder la langue sur celle qui était en circulation à l'époque des Oustachis. Et ce qui était en circulation, c'étaient des mots bizarres, qui sont très offensants pour les vieux qui se souviennent de cette époque. Mais, qu'on le veuille ou non, certains sont entrés dans la langue : des mots pour dire cravate, avion. En même temps, dans les médias, il y avait tous ces concours, «*inventons les plus beaux mots !*» Les gens ont commencé à penser à la langue comme quelque chose de réinventable, l'idée étant de la rendre la plus différente possible de la langue parlée en Serbie. Ensuite, bien sûr, les linguistes sont arrivés, avec leurs dictionnaires et leurs grammaires, jusqu'au jour où l'un d'entre eux a dit : «*Mon Dieu, après tout ces efforts pour croatiser le croate, il n'a jamais été aussi serbe qu'aujourd'hui !*» C'était assez drôle.

En Serbie, il s'est plus ou moins passé la même chose, mais je pensais que les Serbes passeraient totalement à l'alphabet cyrillique (les Croates n'utilisent que l'alphabet latin), ils ne l'ont pas fait. Ils continuent à utiliser les caractères latins la moitié du temps. Quand mes amis serbes viennent en Croatie, ils prononcent à la croate, et, quand je vais à Belgrade, je parle comme les Serbes pour ne pas irriter mon environnement. Pour moi, c'est facile, quand j'allais à l'école, les poèmes serbes étaient en cyrillique et les croates en latin. Je n'ai aucun mal à comprendre le serbe, le slovène, le macédonien, je glisse de l'un à l'autre. Mais mon neveu qui a 10 ans et vit à Zagreb ne peut pas. Il ne lit pas le cyrillique et il serait très dérouté d'entendre du serbe : ça ne lui arrive jamais. Avant, tout était mélangé, dans la rue et à la télévision, les gens adoraient entendre les différents accents. Aujourd'hui, la série télé la plus populaire en Serbie est une vieille série yougoslave en dialecte dalmate. Les Serbes adorent, ils n'ont pas entendu ça depuis vingt ans, et, mon Dieu, comme ça leur manque !

Vous écrivez qu'en ex-Yougoslavie, et dans toute l'Europe de l'Est, il n'y a plus de place pour la culture, l'art ou la politique. Il ne reste que l'entertainment et le plaisir de gagner de l'argent.

Quelque chose s'est passé dans les pays postcommunistes. Les intellectuels à la mode d'autrefois ont disparu, en même temps que l'époque où le mot écrit, l'image peinte, le film, étaient des questions de vie et de mort. Aujourd'hui, tout le monde s'en fiche, tout le monde est dans l'économie de marché. Récemment, alors que j'étais au Monténégro, j'ai regardé la télévision russe, et j'ai été stupéfaite de voir des écrivains et des cinéastes très importants faire les pitres à la télé. Une romancière sérieuse, déguisée en Grande Catherine, avec perruque et crinoline, qui jouait dans un show pour faire rire le public, comme aux Etats-Unis. La moitié des icônes sont mortes, et les autres font les pitres. L'idée d'intellectuel ne veut plus rien dire, et plus aucun Tchèque ne sait qui est Kundera.

Vous dites que, pour beaucoup de gens, la guerre a été l'occasion de se débarrasser de leur ancienne vie.

En Yougoslavie, la guerre a été un business. Dans tout business, il y a des gens qui sont virés ou blessés, qui perdent leur job ou leur vie. C'était un business. Grâce à la guerre, des gens sont devenus riches en une nuit, des gens illettrés sont devenus ambassadeurs, des chauffeurs de camions et des petits voyous sont devenus de puissants hommes d'affaires. Grâce à la guerre, des trafiquants de cigarettes sont devenus chef d'Etat. Des gens ont été tués ? Dommage, ça fait partie des risques. On a mis en avant le nationalisme pour afficher une idéologie compréhensible par les observateurs étrangers et par les locaux mais, sous couvert de cette idéologie, on a légalement mis en oeuvre une machine de business.

Pourquoi avez-vous quitté Zagreb ?

Je suis partie de manière très impulsive en 1993, j'avais 45 ans. Pas par peur, je n'avais pas peur. Je suis partie parce que j'étais dégoûtée. C'est dégoûtant de voir comment tous les gens autour de vous changent, comment ils deviennent fous, paranoïaques. Cette euphorie collective, cette recherche de groupes sanguins, ce «*renouveau spirituel croate*». c'était hallucinant. Il y a eu des autodafés, des livres brûlés, un nettoyage des bibliothèques. Et des gens qui ont renié leur biographie. En Yougoslavie, tous les artistes, tous les écrivains étaient interconnectés, il n'y avait pas de films serbes ou croates, que des films yougoslaves, tout le monde jouait et exposait partout. Mais, après le divorce politique, des peintres ont falsifié leur biographie artistique, ils ont effacé la trace de leurs expositions à Belgrade.

Et puis j'étais la cible d'un harcèlement médiatique, je suis devenue ennemi public à cause de mes positions antinationalistes et antiguerre. J'étais un traître, une sorcière, une salope. J'ai pensé que ça allait se calmer, mais ça ne s'est pas calmé. Tous les jours, je lisais des choses sur moi dans les journaux, des histoires médiévales de sorcières et de complots. J'étais harcelée de coups de téléphone anonymes, et j'étais ostracisée par tout le monde, les écrivains, mes collègues de l'université, mes voisins. Je ne pouvais plus le supporter, je suis partie sans savoir ce que j'allais faire. La première année, j'ai eu une bourse de résidence à Berlin. Je ne pensais pas que je resterais partie si longtemps ; en fait, je ne pensais rien. Après l'Allemagne, je suis revenue tout un été en Croatie, mais c'était toujours la même haine, j'ai dû repartir. Aujourd'hui, je suis tentée de dire : tout va bien, je vais rentrer, mais. Oui, la rhétorique a changé, mais les gens qui l'avaient lancée sont toujours au pouvoir, je n'ai pas de place là-bas. Bien sûr, on pourrait avoir un point de vue différent et dire que quelque chose ne tourne pas rond chez moi. Les gens normaux s'adaptent, ils s'adaptent au fascisme, à la guerre, aux camps de concentration, à tout. Pour survivre, ils mentent, ils changent d'idéologie, ils changent tout ce que vous voulez, juste pour que la vie continue.

Un des sujets du livre est aussi l'exil.

Je ne voudrais pas qu'il y ait une mauvaise interprétation, du genre «*encore un livre sur l'exil*», où la narratrice principale est très malheureuse parce qu'elle a quitté son pays. Les gens lisent parfois de manière très réductrice : «*Oh mon dieu, la pauvre exilée, elle n'a pas de maison.*» Je passe mon temps à répéter que je ne suis pas un spécimen, que je ne suis pas la représentante de la Croatie, de l'ex-Yougoslavie ou d'un pays postcommuniste. Ce à quoi j'appartiens, c'est la république des lettres, j'ai écrit toute ma vie, et je ne suis pas un reporter de mes propres sentiments ou des événements qui, c'est vrai, ont changé ma vie.

Et en Croatie ?

Le mot «exil» irrite les locaux. Ils refusent de se confronter au fait que beaucoup de gens ont quitté la Yougoslavie à cause de la guerre. J'aime utiliser le mot «exil» quand je me trouve parmi des Croates, des Serbes ou des Bosniaques, juste pour leur rappeler ce fait. Là-bas, ça n'intéresse personne de savoir combien de gens ont été expulsés ou ont quitté la Croatie, la Bosnie et la Serbie. Ça a pourtant été une migration de masse. Là-bas, le mot «exil» est devenu synonyme de «*tous ceux qui sont restés sont des salauds*». Du coup, ils ont tendance à dire : «*On en a marre de ces gens qui vivent dans cette merveilleuse ville d'Amsterdam et qui se plaignent.*» Un critique croate a parlé des écrivains qui confisquent les histoires des pauvres gens qui meurent étouffés dans des camions, mais ça n'a rien à voir ! Pour moi, l'exil est un texte culturel qui commence quand Adam et Eve sont expulsés du paradis, il a une très longue et très riche histoire. On ne peut pas écrire là-dessus sans savoir que c'est un texte culturel dont nous faisons partie. Ce n'est pas *notre* histoire, c'est l'histoire de tous les écrivains avant nous. J'ai besoin de dire que personne ne prend le territoire de personne, ni le territoire littéraire, ni le territoire de souffrance. Mais, en même temps, je n'aime pas les expressions comme «exil volontaire», personne ne part pour un exil volontaire. Si on part, il y a une raison. Dans «exil volontaire», il y a l'idée que vous êtes juste une espèce de putain de touriste qui aime voyager.